

Chapitre dix

'le mesà' - au bureau

« Maintenant Nicoletto, sois gentil, passe-moi celui-là. »

Le marchand Della Barba, petit, rondelet, affable mais les yeux vigilants, assis derrière sa table, leva un doigt pour montrer à l'apprenti un livre placé en haut de l'étagère à droite et puis resta le bras en l'air et la main ouverte à attendre qu'il le lui donne.

Le jeune homme, qui était debout au milieu du 'mesà' justement attendait des ordres, il fit deux pas vers l'étagère et descendit un volume ; sur la couverture quelqu'un avait collé un petit carré de parchemin avec la miniature colorée d'un bateau rond, voiles déployées. En tendant le livre au marchand, il jeta un rapide coup d'œil plein d'admiration sur l'image.

« Pas celui-là Nicoletto ! Même si le bateau qui est peint dessus te plaît beaucoup. L'autre là, appuyé sur le mur... »

Le garçon, sans rien dire, se retourna, sortit le volume qui était près de l'autre et le posa devant lui.

« Voilà. »

« Merci ! »

Della Barba lui fit un sourire fugace, puis il se tourna, empressé, vers son fils, qui, entre paresse et agacement, était assis devant lui sur un tabouret sans dossier.

Pendant que je vais à Capodistria pour cette cargaison de sel dont je t'ai parlé, tu devrais essayer de résoudre certains problèmes qui sont là dedans. Ils sont importants, tu sais... » et ouvrant le livre, il le regarda, perplexe, « On ne peut pas devenir un bon marchand si on ne sait rien des tarifs, des monnaies et de la navigation. Tu dois commencer à t'y mettre sérieusement, Paolino ! Sinon, dans quelles mains je laisse tout cela ? » et il fit un large geste en montrant la pièce.

Puis il se dépêcha d'ajouter, effleura un instant du regard l'apprenti : « A toi aussi, cela te ferait du bien d'en résoudre quelques uns de ces problèmes qui son là... C'est une chose que de regarder des images et poser des tas de questions sur l'Orient, cela en est une autre que de lire ces maudits livres. J'y ai brûlé des livres de chandelles à rester dessus... Je les lisais la nuit, moi, parce que le jour, je devais aider mon père au Rialto. Et courir à droite, à gauche... Si je me souviens... »

« Comme vous voulez, maître Giovanni... » murmura en réponse Nicoletto d'une voix tranquille. « J'en ai déjà lu et compris plusieurs. Mais je n'ai pas encore écrit toutes les solutions. »

Paolino, au contraire, regarda un moment le livre, leva les yeux au plafond et éclata : « Mais tout ça, ce sont des vieilleries, père ! Aujourd'hui les marchands

ont des écrivains à bord, des opérateurs, des agents et ils se font faire tous les calculs dont ils ont besoin. »

Et d'un air entendu, il ajouta : « Désormais, nous vénitiens, nous avons partout des magasins, des ports et des quartiers. »

Della Barba eut un mouvement d'agacement et il renifla bruyamment du nez comme s'il s'apprêtait à hurler, mais il se retint à mi chemin et s'efforça de prendre une voix conciliante parce qu'il ne voulait pas se fâcher avec son fils, la veille de son départ.

« Tu n'as pas tort, Paolino. Mais cela vaut pour les grands marchands. Nous, nous sommes des petits, et si on ne s'y met pas, jour et nuit, personne ne nous aidera. Et puis quelle fierté y aurait-il à rester assis comme des hiboux et voir des écrivains et des agents manger tes gains ? Et si tu ne sais pas faire tes propres comptes, comment feras-tu pour contrôler ceux des autres ? Ecoute-moi Paolino ! Etudie maintenant que tu es jeune. Pour ce qui est de la pratique désormais, tu as vu que j'y pense moi. Mais la pratique ne suffit pas. Sinon tu feras comme ton oncle Maso, qui, bien que fils de marchand, en est réduit depuis longtemps à faire le courtier parce qu'il n'a jamais voulu apprendre à tenir des comptes et qu'il ne connaît rien au métier du commerce... Allez, courage, je n'ai pas beaucoup de temps ce matin... Maintenant je te propose un problème. »

Della Barba se mit à feuilleter les pages du livre, en se disant : « Celui-là, non, on l'a déjà fait... Celui-ci est trop difficile... Voici, celui-ci va bien. »

Et à voix plus haute, détachant les mots les uns des autres, il énonça : « Fais-moi ce calcul : un bateau a jeté son ancre à l'eau avec un filin de quarante pas jusqu'à la bouée. Puis il laisse aller le filin droit au fond pendant encore seize pas. Je te demande combien il y a de l'œil de l'ancre au fond. C'est facile, non ? » Et il regarda son fils, tout plein d'espoir.

Paolino finit d'écrire lentement les données du problème sur la tablette qui était devant lui et leva les yeux. Sur son beau visage inexpressif, entouré de longues boucles noires se dessina une grimace de perplexité et d'ennui.

« Mais, je ne sais pas... C'est vrai, ce n'est pas difficile. »

« Non, ce n'est pas difficile... Le filin est long de quarante pas. » essaya de suggérer le marchand.

« J'ai trouvé ! Je crois que... » Avec un éclair dans les yeux, le commis regarda Della Barba. Son visage maigre et intelligent exprimait la joie d'avoir trouvé la solution.

« Tais-toi, toi ! » l'interrompit Paolino d'une voix rageuse.

« C'est lui qui a raison, cette fois, Nicoletto » le rabroua le marchand, « C'est lui qui doit apprendre à calculer rapidement. Pour toi, il n'y a pas urgence. Avant que ton père ne t'appelle près de lui à la Tana, il se passera encore deux ans, tu le sais bien. Et puis ce n'est pas beau que tu essaies toujours de te mettre en avant. »

« Mais je ne voulais pas... »

« Tu parles ! Je suis sûr que tu connaissais déjà le problème ! » l'accusa le fils du marchand, qui se retourna vers son père à la recherche de son approbation.

« Celui-là, pourvu qu'il me fasse passer pour un idiot... »

« Rien ne doit te distraire, Paolino. Pense seulement au problème... » se contenta de dire le marchand, tout en faisant un geste de la main à l'apprenti pour l'inviter à laisser tomber l'affaire. Pour ne pas perturber Paolino qui essayait de se concentrer, il s'appuya en silence contre le dossier de sa chaise et regarda alentour.

La pièce où ils se trouvaient était la plus petite du 'mesà' et c'était celle où, d'habitude, il s'installait pour recevoir ses clients et ses associés. Il regarda comme d'habitude avec satisfaction les murs couverts de bois et le plafond couleur turquoise où étaient dessinées des centaines d'étoiles dorées. Selon lui, la grande estrade où étaient installés la table, les tabourets, les étagères et les bancs de noyer massif avaient donné à la pièce cet air d'opulence et en même temps cette intimité aristocratique qui, en plus de favoriser ses affaires, montrait à tout le monde qu'il était aussi arrivé à quelque chose dans sa vie. Tout autour, les étagères et les deux rayonnages étaient remplis de manuels, de liasses de reçus et de livres de comptes, rangés en bel ordre : signe, à ses yeux d'activités et du bon déroulement de la journée.

Il reporta son regard sur son fils qui prit un air contrit.

« Je n'y arrive pas maintenant. »

« Allez ! C'est très facile... »

Comme il le voyait tourner son style dans les mains et regarder sa tablette sans le moindre éclair de compréhension dans son regard, il essaya de suggérer : « Pense à la règle que je t'ai apprise hier. »

« Ah, oui... » et sans se faire voir par son père, il lorgna d'un air interrogatif du côté de l'apprenti qui, furtivement, avec les doigts, lui fit le signe de la multiplication.

« En multipliant... » dit le fils du marchand, essayant de deviner.

« C'est juste... Mais quoi ? »

« En somme, c'est un problème idiot, celui-là ! »

Della Barba, avec un soupir résigné et en secouant la tête murmura : « Il faut multiplier la longueur du câble par deux, puis multiplier la hauteur de l'eau par deux et enfin soustraire le premier chiffre du second. Donc... »

« Ah, oui » dit le jeune garçon, puis il se tut.

Le marchand soupira : « Mon père à cette heure m'aurait déjà donné un coup de trique. » Il prit brusquement en mains la tablette de son fils et commença à écrire.

« Quarante fois quarante, cela fait mille six cents et puis seize par seize, deux cent cinquante six. Enlève deux cent cinquante six de mille six cents et il te reste mille trois cent quarante quatre. Maintenant trouve la racine de mille trois cent quarante quatre, ce qui te donne environ trente six, et tu as la solution. » et il reposa le style.

Son fils mentit doucement mais non sans une certaine assurance.

« Je l'avais déjà fait. Sauf que je ne m'en souvenais pas. »

Puis il regarda son père d'un air qui cherchait sa compréhension et ajouta : « Je n'arrive pas à m'intéresser à ces problèmes... Que dois-je y faire ? »

Son père lui sourit, compréhensif : « Voyons alors, quelque chose d'autre... Descends-moi l'Abaque, Nicoletto. »

Vite, l'apprenti alla prendre un volume tout décousu, retenu par une cordelette liée en quatre, le parchemin de ses pages jauni et délabré. Il le posa avec précaution sur la table et recula d'un pas. Della Barba, qui suivait distraitement ses mouvements, lut sur son visage l'attente et l'espoir d'être mis à l'épreuve et se sentit pris de mélancolie et de pitié pour lui-même, en comparant son expression avec celle, passive et indifférente de Paolino, assis, inerte, à côté de lui.

Alors il décida de ne plus mettre son fils à l'épreuve. Il délia le livre et se mit à feuilleter les pages avec précaution, en murmurant.

« Sur ce livre, avant moi, mon père et le père de mon père ont étudié. Savez-vous qu'il a plus de cent ans ? Et qu'il est dans la famille depuis plus de soixante ? »

Le marchand sourit aux deux jeunes presque honteux. Puis il regarda le livre, à nouveau, en le tournant d'un côté et de l'autre.

« Je crains que nous ne devions en faire faire un autre par un copiste. A plusieurs endroits on ne peut presque plus lire... Grand homme, ce Leonardo Fibonacci ! Sans lui, nous, pauvres marchands, où aurions-nous pu apprendre à faire des comptes ! »

« C'est sûr, père... »

« Le plus beau de ce livre, c'est qu'il est plein de problèmes et de questions. Demain redescends-le, Nicoletto et essaie d'en résoudre quelques uns »

« Très bien père. »

« Ou si tu préfères, fais-toi descendre *le compas pour naviguer*. »

Il leva les yeux vers l'étagère de droite. « Je ne le vois pas ici » mais il ajouta tout de suite en faisant un clin d'œil à son fils et lui montrant l'apprenti : « De toute façon, lui, il sait certainement où il est. Il l'a toujours entre les mains, lui ! Il n'a pas à aller au Rialto tous les jours, comme nous... »

Nicoletto fit un sourire et haussa ses épaules comme s'il voulait s'excuser. Puis il descendit *le compas* et le tendit au marchand.

« Mais je vous le recommande. A tous les deux » dit-il dès qu'il l'eut entre les mains. « C'est un des plus beaux qui existent à Venise. Ici il y a tout... » et il se mit à taper du dos de sa main sur le livre, mêlant les premières pages, « ... l'indication des distances en milles, la direction des côtes, la route que doit prendre un bateau pour aller d'un port à un autre... »

« Mais je ne dois pas devenir patron d'un bateau ! » se récria son fils.

« Non, mais tu devras pourtant calculer la meilleure route qu'il te faudra prendre et la plus rapide pour tes affaires dans le Golfe ! » éclata le marchand

avec une note d'exaspération dans la voix et il ajouta : « Tu ne penserais pas comme ça, toi aussi, Nicoletto ? »

« En ce qui me concerne... » répondit l'apprenti, en avalant ses mots par timidité et enthousiasme, « Aucun patron de navire ne me fera perdre du temps ! »

« J'en suis certain ! » l'assura Della Barba, en lui donnant un coup d'œil bienveillant. Mais son fils le regarda comme s'il était fou. Surprenant son regard du coin de l'œil, le marchand, irrité, se laissa aller à lui dire : « En somme Paolino, pendant mon absence, tu devras bien faire quelque chose !... Si tu ne veux pas apprendre les routes, étudie au moins les prix. A part que tu devrais déjà les connaître depuis un bout de temps... Écoutons... Quelle monnaie utilise-t-on dans les ports des Pouilles ? »

« Le marc » hasarda le jeune homme, alors que Nicoletto formait un 't' avec ses lèvres

« Mais quel marc ! Combien de pages as-tu lues de la *tarifa* que je t'ai fait voir avant-hier ? »

« Les deux premières. »

« C'est sûr ? »

« Oui ! »

« Et alors ? »

Paolino, regardant l'autre garçon, essaya de deviner : « Le Tari. »

« Et combien vaut un Tari ? » « Mais... Cinq Gros. » dit-il, en regardant Nicoletto qui avait ouvert une main en cachette du marchand.

« Mais non ! Cinq Ducats ! Tu ferais de belles affaires à Bari et à Gallipoli avec ce change là !... Et toi le grand savant qui souffle si bien, qu'est-ce qu'elle donne notre 'Tarifa' ? »

Nicoletto inspira fort et vite pour avoir assez de souffle pour tout dire d'une traite.

« La 'Tarifa' de la maison Della Barba contient des informations sur les principales places d'Orient, c'est-à-dire les mesures utilisées, les usages commerciaux, les formules de contrat, les poids, les changes, les marchandises en vente... » il s'arrêta un instant, « ... Ah oui, quels sont aussi les habitudes et les cadeaux en usage sur chaque place. Et puis elle contient de nombreuses annotations de vous et de votre père. J'ai lu tous les proverbes qu'on y trouve, les notions astronomiques, les chroniques. Même les trois comptines que votre père y a copiées. Mais je n'ai pas regardé les formules de conjuration et les recettes de médecine. »

Della Barba regarda Paolino, en secouant la tête, il se tenait là au milieu de la pièce l'air arrogant.

« C'est juste, c'est juste... Tout juste... Si cette tête de mule aussi... Bon, maintenant laissez-moi, je dois jeter un coup d'œil sur mes papiers avant que n'arrivent les deux marchands que j'attends. »

« Et... Paolino » ajouta-il, s'adressant à son fils qui s'était déjà levé et regardait vers la porte, « ... Aujourd'hui j'ai voulu te garder à la maison avec moi, mais demain, file directement chez ton maître : à force de te faire rester sur tes livres, je veux voir si on arrivera à te faire entrer un peu d'abaque et de grammaire dans la tête ! »

Dès que les deux jeunes gens furent sortis, le marchand soupira et repoussa de la main les livres du centre de la table. Il sortit de la petite étagère qui était derrière lui, une chemise avec à l'intérieur quelques feuilles de parchemin. Il l'ouvrit et commença à examiner avec des yeux perplexes, les chiffres qui remplissaient toutes les feuilles et, les recopiant et les annotant sur la tablette que son fils avait laissée sur la table, il commença à grommeler en lui-même.

« Je ne comprends vraiment rien à cette nouvelle comptabilité. Oui, bien sûr, le strict nécessaire... ce qui sert pour aligner les chiffres et faire le total. Mais, et après ? Rien. Et pourtant je sais que cette nouvelle méthode est celle qu'il nous faut pour bien tenir les comptes en ordre... »

Il leva les yeux vers la porte pour voir si quelqu'un arrivait puis les reporta sur ses feuilles.

« Donc, comme me disait Lazzaro – mais comment se fait-il qu'il ne soit pas encore là ? – il s'agit d'ouvrir plusieurs comptes : un pour les marchandises, un pour les dépenses de voyage, un pour les acheteurs. Et de les équilibrer... J'achète une marchandise et j'enregistre sa sortie en compte caisse... » et il fit un signe avec sa plume à côté du premier chiffre écrit sur une feuille, « ... et puis ? »

Della Barba, perplexe, se gratta la tête avec sa plume.

« Si mon fils me voyait ! Vraiment en plein dans ces difficultés ! Il serait capable de se mettre à rire... Et il n'aurait pas tort. »

Et en lui-même il ajouta : « Ce garçon me fait du souci... je comprends la jeunesse et leur envie de s'amuser. Hélas l'argent ne manque pas dans cette maison, comme autrefois quand j'étais jeune... Moi aussi j'aimais m'amuser, mais je n'étais pas comme ça ! Et je ne sais pas comment le prendre... A la bonne, il en profite, à la dure, il se ferme comme une huître... Où donc me suis-je trompé ? Et oui, je lui fais voir tous les jours comment on fait notre métier. Et ça l'amuse même ! De voir l'astuce et la rapidité qui nous sont nécessaires... même les petites manigances qu'il faut faire, il les comprend. Donc la pâte est là. Il a l'air tellement content quand je joue quelques tours à quelqu'un ! Mais quand il s'agit d'étudier et de faire quelque chose sur mon ordre, alors rien... D'où tient-il cela ? De mauvais exemples de ma part, il n'en a jamais eu, c'est certain... Mais ! Avec le temps, il changera. Il n'est pas méchant, au fond. Il a été trop gâté depuis son enfance. »

Avec un soupir il reprit ses feuilles de comptes en main et se mit à en comparer deux d'entre elles pour en venir à bout. Après être resté un petit moment dessus, presque avec soulagement, il entendit frapper doucement à la porte. Il rassembla vite ses feuilles, les remit dans la chemise, avec un sourire courtois sur le visage, il leva les yeux vers la porte et à voix haute s'exclama : « Entrez, entrez. »

Sur le seuil apparurent, bien habillés, la barbe et la chevelure bien soignées, les deux marchands que Della Barba attendait : Lazzaro Mercadante, grand, maigre et d'âge moyen et Bonaccorso de Pellestrina, petit, menu et d'âge avancé. L'un portait, comme d'habitude, une longue houppelande bleue, l'autre, un vêtement arabe blanc, tout à plis qu'il avait pris l'habitude de porter lors de ses années passées en Orient. Della Barba nota avec intérêt qu'ils avaient bel aspect, malgré leur âge. Seul le second lui parut plus vieux depuis qu'il l'avait vu la dernière fois. Mais le prêtre qu'il devait discuter avec les deux hommes devait durer au maximum le temps d'une 'muda', d'un convoi. En plus, ils avaient même envoyé le curé de leur quartier – lui aussi associé de la 'colleganza' qu'ils allaient former – demander son aide une semaine plus tôt, pour lui donner le temps de prendre toutes les informations qu'il voulait sur leurs affaires. Des hommes corrects, donc !

« Entrez, entrez. Venez vous asseoir près de moi. »

« Tout seul, maître Giovanni ? Votre fils, où est-il ? Je lui avais apporté un petit cadeau. » dit Mercadante, en levant entre ses doigts un sachet.

« Ce n'était pas nécessaire de vous déranger Lazzaro. Vous êtes toujours trop aimable. »

« Ce n'est pas grand-chose » répondit le marchand qui sortit du sac un petit gilet brodé de petits losanges rouges et noirs et le posa sur la table.

« Et vous maître Bonaccorso, comment vont vos affaires ? »

« Eh, les années commencent aussi à me peser... Mais à part quelque petite douleur çà et là, en général je n'ai pas à me plaindre. On peut être tranquille, au moins un petit moment » répondit, apparemment mal à propos, le second marchand et il dévisagea Della Barba pour voir comment il réagissait à sa réponse.

Le maître de maison commenta : « Oui, je vous trouve bien. »

Puis il se tut et regarda tranquillement les deux hommes l'un après l'autre, qui, à leur tour, le fixaient en silence, essayant de ne pas montrer leur inquiétude. Il réprima le petit rire qui lui montait dans la gorge, devinant leur anxiété.

Il toussota, fit un signe de tête vers Lazzaro qu'il connaissait depuis plus longtemps et qui lui était plus proche et enfin il se décida à parler. Presque sur un ton de regret il confia : « Mais... Peut-être que je ne suis plus aussi sage qu'autrefois. Avant j'aurais pris des tas de garanties, maintenant il suffit que quelqu'un m'inspire confiance. Et donc je vous le dis tout de suite, sans vous faire attendre, que déjà ce matin j'avais décidé que, sans besoin d'en discuter ici

longtemps, de vous faire aujourd'hui même, le prêt pour votre 'colleganza'. Dans un moment je vais prendre l'argent. Les conditions que vous m'avez proposées par l'intermédiaire de votre curé me conviennent, mais vous pouviez venir directement ! C'est sûrement un brave homme mais il est si onctueux ! Il n'y avait pas besoin de tous ces salamalecs avec moi. Il a dû apprendre ça à Tyr... Seulement faites-moi un reçu de deux lignes et écrivez-moi de votre main la date où vous pensez liquider notre petite affaire. Et je vous en prie, écrivez de manière que cela n'ait pas l'air d'un prêt, même de loin. Je ne veux quand même pas qu'on m'accuse d'usure ! Choisissez bien les mots ! »

« Que dites-vous, maître Giovanni ! » lui répondit avec un grand sourire plaqué sur son visage et un air de soulagement dans la voix Mercadante, « on vous rédige tout de suite une lettre qui satisfera vos désirs et vous tranquillisera. Auriez-vous l'amabilité de nous donner une feuille et un style ? » et il alla s'asseoir à la table. L'autre marchand, sans le faire voir, poussa le grand soupir qu'il avait retenu jusqu'à ce que Della Barba eût terminé son discours et il s'adressa à lui avec componction.

« Vous êtes d'une courtoisie digne des temps anciens, maître Giovanni ! Vous ne savez pas de quel embarras vous nous tirez. Nous avons donné notre parole au curé pour cette 'colleganza' et tous nos fonds étaient engagés dans d'autres. »

Della Barba sourit, sournois. Puis, alors qu'il tendait la main vers une étagère pour prendre un rouleau de parchemin et un calame, il lui dit par dessus son épaule : « Que dites-vous ! C'est normal que nous nous aidions entre marchands. »

Mercadante, maintenant assis, tandis qu'il prenait la feuille que Della Barba lui tendait, aperçut sur la table la tablette de Paolino, toute pleine de chiffres, et demanda pour montrer son intérêt : « Que faisiez-vous, maître ? »

Della Barba jeta un coup d'œil sur la tablette. « Ah, ça ? C'est un problème que j'ai fait résoudre à mon fils. Aujourd'hui son maître n'était pas là et alors je l'ai mis à faire cet exercice. »

« Quand l'envoyez-vous en Orient ? »

« En apprentissage. Dès qu'il a maîtrisé tous les fondements de l'abaque. Maintenant on y est presque. Et puis ici avec moi ce n'est pas qu'il lui manque la possibilité d'exercer son œil et d'avoir une expérience. Mais même quand je l'enverrai, je ne le laisserai pas là-bas pendant deux ou trois ans comme beaucoup le font. »

« Vous faites bien de penser comme ça. Juste ce qu'il faut pour apprendre à nager tout seul, et puis retour à la maison pour aider les siens. C'est sûr qu'aujourd'hui il faut en apprendre des choses ! »

« Oh, lui, il s'en tire bien. C'est moi au contraire qui me trouve dans l'embarras... A mon âge ! »

Le marchand fit un petit rire bête comme s'il se moquait de lui-même, mais aux deux hommes, il n'échappa pas que derrière ce petit rire se cachait l'embarras de quelqu'un qui ne veut pas demander ouvertement de l'aide.

Attentionné, mais avec une légère condescendance, Bonaccorso lui demanda : « Qu'est-ce qui vous embarrasse ? »

« Mais... La nouvelle comptabilité. »

« Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? Sans doute une bêtise... Si je peux vous aider, avec le peu que j'ai compris moi aussi. »

Mercadante s'exclama, d'un air de reproche : « Mais ne faites pas le faux modeste maintenant, Bonaccorso ! Tout le monde vient chez vous pour l'apprendre ! »

Et il ajouta, après une petite hésitation : « Ceux qui veulent l'apprendre sans façons, s'entend. »

Le marchand le plus âgé tourna la tête d'un coup et le regarda les yeux mi-clos, comme s'il voulait pénétrer le vrai sens de ces paroles.

Il allait ouvrir la bouche mais Della Barba se hâta de l'interrompre, avec dans les yeux la crainte de devoir assister à un échange de répliques désagréables.

« Comment écrire et suivre les différentes rubriques de la nouvelle comptabilité, cela ne m'est pas difficile de le comprendre. Ce qui m'est le plus 'osticus', ce qui me choque c'est la clôture... C'est à dire comment faire la balance de toutes les différentes rubriques ensemble. »

« Vous devez toutes les mettre sous forme de débits et de crédits : les premiers à droite, les seconds à gauche, dans des colonnes parallèles » expliqua avec condescendance le marchand de Pellestrina.

« Mais les crédits et les débits de qui ? Si je fais presque toutes mes opérations en argent liquide ? »

« Mais de la caisse ! » et comme il voyait que Della Barba le regardait d'un air interrogatif, il ajouta, en parlant lentement et en détachant les mots les uns après les autres : « Vous devez penser que c'est votre argent qui entre et qui sort de la caisse : une fois comme chiffre nécessaire pour acheter des marchandises, une autre... » et là il lui sourit, en lui faisant un bref signe de la tête, « sous forme de prêt ; je l'appelle par son nom parce que nous sommes entre nous. » Il continua ainsi pendant un moment. Le maître de maison feignit de le suivre avec attention mais en réalité il ne comprenait rien à ses explications. Tout à coup il l'interrompit.

« Mais cela va bien pour les grands marchands ! Par pour nous, c'est sûr ! » Et il se tourna vers Mercadante pour qu'il l'approuve. L'autre ouvrit les bras en un geste qui voulait souligner l'évidence du fait et se borna à dire : « Oui. J'en suis convaincu moi aussi. »

« Vous vous trompez tous les deux. » affirma alors avec fermeté Bonaccorso, « même les petits marchands trouveront à leur convenance

l'utilisation de la nouvelle comptabilité. Si vous confiez par exemple vos marchandises à un agent... »

« Mais je les emmène avec moi mes marchandises ! »

« Toujours ? »

« Non, pas vraiment toujours. S'il y a un patron de bateau ou un marchand en qui j'ai confiance, je les leur confie. Mais avec des instructions bien précises. Du reste, maintenant, quel est le marchand qui accompagne chaque fois ses marchandises ? Il part s'il a quelque chose d'important ou de précieux à vendre ou à acheter. »

« Mais se fier à un patron ou à un marchand associé, par les temps qui courent c'est de moins en moins sûr. » lui répliqua Bonaccorso qui ensuite ajouta : « Il y a une telle rapacité partout ! L'honnêteté d'autrefois, on ne sait même pas si elle existe encore. Tout le monde veut, d'une manière ou d'une autre, avoir sa part. Il vaut mieux avoir un agent. »

« Mais même les agents te roulent ! Et comment fais-tu à contrôler les chiffres qu'ils te disent avoir dépensés ou encaissés ? » C'était Mercadante qui était intervenu, encore moins convaincu que Della Barba des certitudes de Bonaccorso.

« C'est justement à ceci que sert une bonne comptabilité et une bonne organisation commerciale. Un agent peut te rouler une fois, mais après, quand tu compares entre toutes les rubriques, le doit et l'avoir des agents dont tu te sers, tu te rends compte rapidement s'il y en a un qui gonfle ses dépenses et t'escroque sur ses profits. »

Le maître de maison secoua la tête, peu persuadé.

« J'apprécie votre enthousiasme, Bonaccorso, mais je ne peux pas être d'accord avec vous. Et je vous explique tout de suite pourquoi. Il me semble justement que ces gens là comme vous, sont entraînés de se donner un bon coup de pioche sur les pieds, et ce qui est pire, ils nous emmènent tous à la ruine. En continuant comme ça, les petits marchands en fait, sont condamnés à disparaître... C'est pourquoi je suis obligé d'insister si vous le permettez : pour nous les petits marchands, cette nouvelle comptabilité est un mal plus qu'une aide. Et puis je ne vois pas quel avantage en tirera Venise de tout cela. Les grands seront de plus en plus puissants. Déjà maintenant, ils ont presque toutes les charges publiques entre leurs mains. Et tous ces despo... » Prudemment, Della Barba s'arrêta avant de terminer le mot qu'il avait sur les lèvres. Il ne savait vraiment pas comment ils le prendraient. Surtout Bonaccorso, « ... Je voulais dire ces hommes puissants auront encore davantage la tentation de nous écarter des marchés... »

Il fit une pause et les regarda en face. Tous deux le regardaient, surpris. Mais alors que les yeux de Mercadante brillaient, le visage de l'autre était circonspect. En un éclair, Della Barba eut l'intuition qu'il avait trouvé en même temps un ennemi et un allié. Il décida de continuer pour mieux comprendre ce qu'il se passait dans leur tête.

« Je ne peux pas les voir ces magnats. Je ne vois vraiment pas quelle amélioration il y aura quand nous aurons disparu ; les affaires marchent mieux si on se soucie des gens. Et puis les dépenses de gestion augmenteront ; qui arrivera le mieux à les supporter. ? Seulement ceux qui ont beaucoup d'argent. »

Il regarda Bonaccorso avec l'air convaincu de quelqu'un qui veut faire voir qu'il a trouvé un argument inattaquable mais lui, en rien persuadé, allait ouvrir la bouche et répliquer quelque chose, mais l'autre marchand leva les bras au ciel et commença à dire d'une voix forte : « Sainte Marie, quelle mer de papier ! » et il regarda avec intention vers Della Barba, « ... Des lettres, des tarifs, de la comptabilité sur deux colonnes. Mais où irons-nous finir de ce pas ? Qui peut avoir les moyens de supporter des dépenses de ce genre ? Il faut toute une nouvelle organisation. Et le gain, c'est les autres qui le mangeront... Vous avez raison Giovanni. Seuls les magnats pourront se le permettre. Si nous les laissons faire... » et il lança un clin d'œil à Della Barba.

« Ce n'est pas que je... » commença à dire Bonaccorso, mais cette fois, ce fut Della Barba qui lui coupa la parole en s'adressant à l'autre.

« C'est justement le problème ! Tous les changements que nous voyons ces temps derniers – et parmi eux j'y mets aussi la nouvelle comptabilité – et qui mettent Venise sans dessus dessous, vont tous dans l'intérêt d'un petit nombre de familles. Personne ne m'enlèvera de l'idée que ce sont eux qui les provoquent pour nous ruiner nous, les petits marchands. Quand ils auront mis la main sur tous les trafics importants en nous laissant les miettes du petit commerce dans les ports du Golfe, je parie ce que vous voulez que tout reviendra comme avant. »

« Mais ce n'est pas possible que vous pensiez ces choses là vous deux ! » réussit enfin à dire Bonaccorso, qui fut cependant interrompu une troisième fois par Della Barba qui, imperturbable continua : « ... Ou alors nous les petits, quand ils nous auront ôté même le peu de pouvoir politique qu'il nous reste... » et il lança un regard lourd de sens à Mercadante, « ... et toute possibilité de rester indépendants, ils nous offriront de faire pour eux ce que nous faisons maintenant pour nous : commercer, négocier, voyager, trouver de nouveaux marchés. Et il ne nous restera en main que la monnaie des sommes que nous leur ferons gagner. Ils mettront la main sur tout : les banques au Rialto, les 'colleganze'... Je me trompe Lazzaro ? » et il fit un geste de la main comme pour lui donner la parole, « Vous, qu'est-ce que vous en pensez ? »

En pesant ses mots et en le regardant droit dans les yeux, son ami le marchand lui répondit : « Il me semble que vous parlez clairement, même si vous exagérez peut-être un peu. Moi aussi il y a longtemps que j'y réfléchis et il me semble vraiment que les choses prennent le chemin que vous dites. Mais vous négligez un fait... Il faut voir si nous les laisserons faire. »

« Alors vous aussi, vous pensez comme moi ? Qu'il faut... » et il fit un geste de la main droite comme s'il voulait couper quelque chose.

Bonaccorso regarda d'abord l'un et puis l'autre. Il avait l'air d'avoir du mal à croire à ce qu'il entendait et, plus qu'effrayé, il était agacé d'assister à un événement qu'il désapprouvait.

« Mais à quoi pensez-vous, vous deux ? Je sais bien qu'il y a un grand mécontentement à Venise et que beaucoup perdent la tête. Mais je croyais que c'était la faute de la guerre de Ferrare... Maître Giovanni, avec votre expérience ! Et vous Lazzaro ! »

Il les regarda l'un après l'autre, en hochant la tête et alors que les deux se bornaient à se taire et à se regarder, il ajouta : « Je croyais bien vous connaître, il y a si longtemps que nous faisons du commerce ensemble. Mais maintenant je m'aperçois... Entendre parler de révoltes ! » Il eut un air de regret mais Mercadante et Della Barba eurent l'impression qu'au fond il était plutôt préoccupé. Plus pour lui que pour eux deux.

Lazzaro se dépêcha de se mettre à l'abri pour que l'autre n'aille pas raconter à la ronde ce que Giovanni et lui pensaient.

« N'essayez pas de me raconter des histoires, maintenant. »

« Eh, je le sais bien moi qui suis votre associé depuis si longtemps et je sais que vous êtes un homme de jugement. »

Mercadante s'arrêta et essaya de voir sur le visage de Bonaccorso s'il avait réussi à le calmer. Il lui sembla que oui et alors il se risqua à conclure : « C'est sûr que je voudrais que la situation change et je suis en souci pour l'avenir. Vous aussi, n'est-ce pas maître Giovanni ? » Il lui fit un clin d'œil et le plus discrètement possible un geste de la main qui voulait dire : « Après, on en parle après... »

Della Barba entra dans le jeu et se hâta de répondre : « Certainement. Moi aussi je suis en souci mais rien de plus. Comme vous l'avez bien dit Lazzaro, nos paroles ne sont, hélas qu'un exutoire. »

Pourtant, il n'eut pas l'impression que Bonaccorso était complètement convaincu. Il murmura en fait : « Mais... il me semblait que vous deux... De toute façon, c'est mieux comme ça. Vous savez, on entend certaines rumeurs à Venise ! »

Et après une pause qui sembla lui servir à bien choisir les mots à dire, il ajouta : « Vous voyez, ce n'est pas que je sois, moi aussi emballé par ces changements qui se succèdent dans notre monde. Mais dans notre famille, on a toujours eu la ferme conviction qu'il était sage de suivre le progrès de l'époque, d'essayer de profiter des nouveautés et de ne pas les refuser. »

Puis insistant sur ses paroles et s'efforçant d'exprimer son intérêt et son inquiétude pour eux, il conclut : « Je suis sûr que vous me comprenez. Vous devez me comprendre... Cela vaut mieux aussi pour vous. »

Della Barba, montra qu'il avait compris les soucis de son ami le marchand, « ... Tu te souviens comment se passaient les choses dans le passé ? Il n'y a pas si longtemps ? »

Mercadante rit avec une note d'amertume dans la gorge.

« Bien sûr que je me souviens ! »

« Et n'aurait-il pas mieux valu qu'elles ne changent jamais ? »

« Cela , c'est sûr... On avait pas peur alors d'aller chercher de bonnes affaires, en y mettant notre argent et celui qui nous était confié... 'eundo et redeundo, mittendo et remittendo...' »

« ... 'portando, mandando, laxando et recipiendo...' » intervint Bonaccorso, les yeux brillants pour une fois.

« ... 'Per mare et per terram...' » poursuivit Della Barba, ému.

Mercadante leva les mains pour les faire taire et rapidement termina la formule de promission que les marchands signaient, il y a peu de temps encore, avant de quitter Venise pour l'Orient : « 'In omnibus partibus quibuscumque tibi bonum visum fuisset...' »

« 'Et ubicumque tibi placuerit' (1) » conclut doucement Della Barba.

Alors qu'ils étaient tous les trois excités à déclamer, la porte de la pièce où ils se trouvaient s'ouvrit d'un coup et sur le seuil, surpris, se trouvait le fils de Della Barba. Ils sursautèrent tous les trois en même temps, regardèrent le garçon, un peu honteux d'avoir été surpris en train de déclamer comme des écoliers, une formule presque tombée en désuétude maintenant.

« Je croyais qu'il n'y avait personne. » s'excusa Paolino.

« Entre, entre maintenant que tu es là » l'invita son père, tout content de pouvoir montrer aux marchands son bel enfant.

« ... Viens remercier maître Mercadante pour le très beau cadeau qu'il t'a apporté » et il lui montra le gilet posé sur la table.

Les yeux de Paolino coururent sur la table et s'éclairèrent de désir.

Cependant – remarqua son père – il y avait aussi en eux, un sentiment ingénu de curiosité d'enfant.

« Comme il est beau ! » murmura-t-il en le drapant sur lui. Et tout de suite il ajouta avec sa voix fluctuante de jeune garçon : « Merci marchand. »

Sur la porte apparut alors la silhouette mince et anguleuse de l'apprenti. A la demande muette de son père, Paolino se hâta de répondre.

« Nous étions venus prendre la 'tarifa' pour la regarder un peu ensemble. »

« Brave Paolino ! » et il regarda les deux autres avec satisfaction mais en lui même il pensa : « Il voulait se faire expliquer les exercices pour demain par Nicoletto... Mais, Seigneur, pourquoi mon fils n'a-t-il pas plus de bonne volonté ? »

Comme s'il avait lu dans ses pensées, l'apprenti, à voix basse et embrouillée murmura : « Moi aussi, je voulais l'étudier... » et il se retourna pour s'en aller.

1. Formule promissoire : promesse jurée des marchands vénitiens à ceux qui confiaient leur propre argent pour l'investir dans le commerce : 'partant et revenant, expédiant et ramenant... rapportant, confiant et déposant, recevant... par terre et par mer... dans toutes les parties du monde, avec qui te semblerait utile... et où il te paraîtrait opportun'.

Della Barba sourit spontanément devant tant de candeur, mais ce n'est que lorsque il vit son fils prendre précipitamment dans la même main le gilet et le livre, qu'il fit un geste pour les arrêter.

« Maintenant que vous êtes ici, restez. Vous auriez beaucoup de choses à apprendre de ces deux personnes. Si vous saviez tous les voyages qu'ils ont faits ! »

Des deux garçons, l'un s'arrêta indécis au milieu de la pièce, l'air contrarié, l'autre au contraire, se retourna et revint les yeux plein d'attente.

Doucement Mercadante demanda à Della Barba, en montrant de la tête l'apprenti : « C'est le fils de Toni Barbarigo ? »

« Oui. »

« Son père ne pouvait pas le mettre en meilleures mains pour apprendre le métier. »

« Vous êtes trop bon. Mais c'est une tâche facile. »

« Vous aimeriez savoir où nous sommes allés ? » intervint Bonaccorso en regardant les deux jeunes avec bonhomie mais aussi une certaine condescendance.

« Oui ! Où ? » Le visage de l'apprenti s'était tourné d'un coup vers le vieux marchand, plein d'une anxieuse curiosité.

« Eh ! Dans les pays proches du Paradis Terrestre ! »

« Et quels sont-ils ? Comment s'appellent-ils ? »

« Dites-lui, vous Lazzaro » l'impliqua Bonaccorso

« Mais quoi... » Mercadante hocha la tête montrant qu'il n'approuvait pas l'idée de son associé d'exciter l'imagination des deux garçons et il se borna à dire.

« Oui, nous sommes allés dans des pays lointains et nous avons marché, marché... »

« Ce n'est pas pour rien qu'on nous appelait les 'pieds poussiéreux' » ne put faire à moins de dire Della Barca.

« Mais quelque fois, nous sommes aussi montés sur des chameaux » ajouta rapidement Bonaccorso qui avait l'air de s'amuser plus que les autres en voyant le visage excité de Nicoletto. Paolino, à son tour, même s'il faisait de grands efforts pour ne pas avoir l'air intéressé, était lui aussi, tout oreilles.

« Des chameaux ! Vraiment ! »

« Mais oui ! » Mercadante lui sourit, complice lui aussi maintenant.

« Si tu savais de quelle chaleur nous avons souffert. Je me souviens surtout d'une fois à Sarai... »

« Oui, c'est vrai. Je m'en souviens moi aussi... mais ensuite nous avons eu une belle récompense Nous n'avions jamais eu entre les mains tant de pierres précieuses. » ajouta Bonaccorso

« Des topazes ? Des diamants ? » Nicoletto avait les yeux écarquillés.

Della Barba fit signe aux deux de s'arrêter.

« Ne montez pas trop la tête à celui-ci. Sinon il va se sauver tout de suite pour aller en Orient. »

« Eh l'Orient ! Il fascine tout le monde. Mais il me semble que ce garçon saura attendre... N'est-ce pas Nicoletto, que tu as la tête sur les épaules ? » demanda Mercadante au garçon.

« Certainement, marchand. Mais est-il vrai qu'en Orient il y a toutes les richesses de la terre ? Et que tout est différent d'ici ? »

« Non. Du moins pas complètement. La région, juste au-delà de la mer, où il y a Jérusalem, est encore assez proche de la nôtre même s'il y a une lumière et des couleurs si vives qu'on ne peut même pas les imaginer ici. Mais la plus éloignée, où il y a l'Inde Supérieure, est différente de tout ce que nous sommes habitués à voir. Pleine de choses merveilleuses et monstrueuses. Ce n'est pas pour rien que là au fond se trouve l'enfer. »

« Mais qu'est-ce que tu racontes ! N'y fais pas attention Nicoletto... » répliqua Bonaccorso, « Il y a l'endroit où sont enfermés Gog et Magog, c'est vrai. Mais l'enfer n'y est pas... C'est vrai qu'il y a les bêtes les plus étranges de ce monde. Les chimères, le phénix qui, si tu le brûles, renaît de ses propres cendres, et les griffons, qui, domestiqués, tirent un char, en battant des ailes. Mais plus loin, il n'y a pas d'enfer... Au contraire on dit qu'il y a le Paradis Terrestre. »

« Mais vous n'y êtes jamais allés ? » demanda Nicoletto.

« Non, nous non. Nous avons parlé avec ceux qui y sont allés et en sont revenus après des années de voyage. Tu sais, pour y arriver, il faut marcher pendant des mois entiers avec des chameaux au milieu du désert. Et puis traverser des montagnes pleines de silence et de glaciers et si hautes que tu n'en vois pas le sommet. Là, il y a des hommes énormes, pleins de poils qui hurlent d'un bout à l'autre des vallées. Et puis au fond des vallées, il y a des fleuves plus grands que notre lagune. Mais quand tu arrives à la plaine, tu trouves toutes les merveilles de ce monde : or, argent, myrrhe... »

« Et des arbres couverts de fruits jamais vus... », continua en lui prenant la parole, Mercadante « ... et des villes si grandes et avec tellement de monde dans les rues comme tu n'en vois même pas aux fêtes de Saint Marc. »

En parlant, ses yeux à lui aussi brillaient au souvenir des voyages en Orient et des récits qui couraient sur leurs marchés.

« Vraiment ? dit à peine dans un souffle Nicoletto.

« Mamma mia, on dirait le Marco des Polo... Même lui n'en a pas inventé de plus énormes ! » Le maître de maison voulait jeter de l'eau sur le feu.

Lazzaro qui regardait le visage enthousiaste de Nicoletto, se tourna vers lui.

« De qui parlez-vous ? De celui qui a écrit le livre ? Vous savez, ce ne sont pas des histoires, comme d'ailleurs, les nôtres non plus. »

« En grande partie » le corrigea Bonaccorso.

« Mais son livre, on l'appelle *le Million* ! » s'exclama Della Barba, « C'est justement parce qu'il est plein d'exagérations ! »

« Mais non ! Ce n'est pas cela ! C'est parce que le surnom de sa famille est Emilion... »

« Peut-être... »

« De toute façon, quoiqu'on en dise, personne ne peut nier que ce livre ne soit un bon et vrai manuel de commerce. N'importe quel marchand qui y jette un coup d'œil, s'en aperçoit tout de suite. »

« Mais je ne pense pas que ce soit lui qui l'ait écrit ! » objecta Della Barba.

« Certainement ! Les ornements, quelqu'un d'autre a dû les y mettre. On a jamais vu un quelconque Polo être un homme de lettres. Je serais prêt à parier un ducat que durant ses voyages il a ramassé pas mal de ces... » et il tira de sa poche un petit livre, l'ouvrit et en montra quelques pages aux garçons, pleines d'annotations, de chiffres et de mots qui n'étaient pas écrits en vénitien... , « Comme d'ailleurs tout bon marchand. Et qu'ensuite, quand il était en prison à attendre que sa famille trouve l'argent de sa rançon, il les a sorti et a dicté tout ce qu'il y avait dedans à quelqu'un d'autre. »

« Oui, je pense aussi que cela s'est passé comme ça » Bonaccorso lui donna raison.

« Même si maintenant tu le vois plus souvent discuter avec les géographes et les hommes de lettres, Marco a toujours été et restera un marchand. Sauf qu'il n'y a que l'un d'entre nous qui pouvait dicter ce qu'il y a dans ce livre. Il y a des détails que seul notre œil pouvait voir. »

Della Barba eut l'air très surpris.

« Que dites-vous ! Moi qui pensais que ce n'était que des inventions... Eh, les choses il faut les connaître pour pouvoir en parler... »

Les trois hommes restèrent un moment silencieux, pensant aux voyages, au Catai et peut-être à leur jeunesse passée désormais.

L'apprenti en profita pour demander à Mercadante, en mangeant ses mots : « Où l'avez-vous vu ce livre ? Je vous le demande parce que j'aimerais le lire moi aussi. »

Della Barba ne donna pas le temps au marchand de répondre mais, comme s'il suivait le fil de ses pensées, il dit à voix haute : « ... Et voici de quoi réfléchir... Je dis, le fait qu'un marchand ait écrit ou dicté comme vous voudrez, un livre comme celui-là. On y est tous là, dedans ! Cela veut dire que nous valons encore quelque chose, bien que aujourd'hui, il semble que ce soient les grands qui fassent tout et ces quatre là... qui discutent au Grand Conseil. »

« Oui, vous avez vraiment raison, Giovanni ! » acquiesça avec chaleur et un grand signe de tête Mercadante, « Et dire que maintenant nous ne pouvons faire nos affaires en paix... »

Se tournant vers Bonaccorsi, il éclata : « Et vous voudriez qu'on ait pas envie de changer les choses ? C'est un 'rebalton' que j'aimerais faire, un renversement total... Je pense à ce pauvre idiot de Saraceno. »

Cette fois, ce fut Della Barba qui le tira par la manche. « Certains noms, il ne faut pas en parler Lazzaro... surtout devant eux » et il montra les deux garçons qui regardaient avec stupeur le marchand tout excité, « Je ne dis pas que vous n'avez pas raison. »

« Oui, oui, je me suis laissé aller. Et il ne faut pas. Là vous avez raison. »

Il se reprit et se tourna vers l'apprenti : « Pour ce livre... Je ne sais pas bien... Je l'ai eu de quelqu'un qui l'avait fait copier dans un 'scriptorium' de San Basso. Essaie là. »

« Je me charge de le demander au curé, Nicoletto, je le connais » lui promit à son tour Della Barba. Bonaccorso de Pellestrina, qui avait écouté en silence les dernières affirmations de Della Barba et l'éclat de Mercadante, prit un air contrit et dit aigre : « Vraiment vous m'obligez à me répéter : je ne pensais pas que deux marchands habiles et prudents comme vous puissent se laisser prendre par certaines idées... »

Et comme les deux autres faisaient des signes de dénégation, il ajouta en hochant la tête.

« C'est inutile de nier maintenant après ce que vous m'avez fait entendre. Laissez donc ces projets aux nobles mécontents et aux agitateurs de métier ! Faites comme moi ! Je me borne à faire mon métier et j'essaie de tenir loin de mon esprit tout le mal que je vois partout. Et même, chaque jour qui passe, je me confie de plus en plus à Dieu. Tout vient de Lui, le bon et le mauvais sort, le succès et l'insuccès. Comment voulez-vous vous en prendre à des hommes ! »

Della Barba fit semblant d'approuver les paroles du marchand et s'adressa à lui sur un ton confidentiel.

« Bien, Bonaccorso, si vous en êtes là, je vous avoue que je ne suis pas loin de penser comme vous, moi aussi. Mais j'essaie d'avoir encore un peu l'espoir de revenir à des jours meilleurs... C'est une époque très instable que la nôtre... C'est comme lorsque il fait ni nuit ni jour. »

« L'aube ou le déclin du soleil ? »

« Espérons l'aube ! »

« Ce serait bien autre chose qu'une aube ! » dit Bonaccorso avec un rire sarcastique, « Il me semble que vous avez tous les deux au contraire la nostalgie du passé le plus sombre quand les marchands se confondaient sur les routes avec les pèlerins, les vagabonds... et gens de ce genre-là »

« Si ce n'est que cela... l'interrompit ironique, Della Barba, « ... De la nostalgie vous venez d'en faire une belle démonstration... De toute façon... oui, c'est vrai. Je regrette les temps anciens. Et même encore ceux d'avant quand on disait de nous : 'pro equis, navibus utuntur' – à la place des chevaux, ils utilisent des navires – »

Le vieux marchand hocha la tête.

« Avec ces chimères, vous ne ferez que de creuser davantage le fossé entre nous les petits et eux, les grands marchands ; en fait, si vous voulez vous en

tenir à cet idéal dépassé de commerce, cela veut dire que vous entendez laisser le champ libre aux grandes familles des Ziani et des Malipiero. »

« Dépassé ? » l'interrompit son associé, « ... Je ne pense vraiment pas. Et puis ce n'est pas vrai que nous ne voulons pas bouger. Cet idéal, nous voulons plutôt le continuer et l'améliorer. »

« Mais qui vous en empêche ? D'ailleurs, j'ai l'impression que les grands n'ont rien à redire au fait que vous vous entêtiez sur cette voie dépassée. Au contraire... » et il fit encore un sourire aigre, « Ne comprenez-vous pas que le problème pour nous tous, c'est de changer... »

« Cela suffit ! On va bientôt se disputer » dit Della Barba, « Il vaut mieux s'arrêter. Et puis face à ceux-là... » et il montra de la tête les deux garçons qui, embarrassés, avaient assisté à une grande partie de leur discussion entre eux trois. Il y avait déjà longtemps que des discours de ce genre, ils en avaient entendus ou écoutés un tas au 'mesà' ou devant l'église et cela les embêtait.

A cause de leur âge, qui avait horreur du pessimisme et des soucis des adultes, et puis pour Nicoletto, ce n'étaient que de la mauvaise humeur qui n'égratignait même pas un brin ses rêves de voyages et d'aventures, quant à Paolino, il les considérait comme des signes de ce monde plein d'ennuyeuses responsabilités vers lequel son père essayait de le diriger.

Della Barba regarda les deux garçons, debout, près de la porte qui, maintenant que les trois adultes les fixaient, ne savaient plus quelle attitude prendre.

« Vous voyez tous les soucis que nous avons dans la tête ? Et c'est presque tout pour vous... Pour vous réserver un avenir sûr. »

Et il prit l'air contrit d'un bon père en souci.

Paolino les regarda tous les trois et avec un brin d'ironie dans la voix demanda : « Peut-on partir maintenant ?... Je vous remercie encore maître Mercadante. »

Le garçon avec le gilet et la 'tarifa' serrés sur la poitrine, se tourna vers la porte et prit Nicoletto par le bras en lui disant : « Viens... on a un tas de choses à faire. »